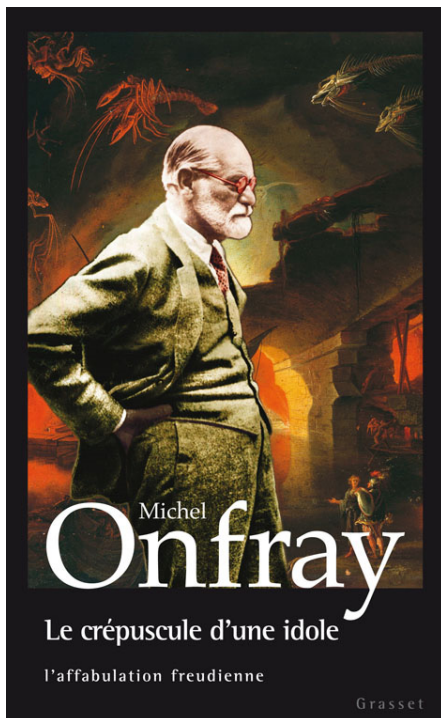




**Robert M. Palem**

Neuropsychiatre,  
Dr en Médecine et en Psychologie

***Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne.***  
**par Michel Onfray, Grasset 2010, 613p.**



Le livre de MICHEL ONFRAY fait du bruit et des vagues et il le mérite. Sans doute le fallait-il bien devant la réitération périodique, exaspérante et niaise (tous les ans ou presque, depuis 40 ans, dans le *Nouvel Observateur*, le *Point*, *l'Express*, le *Monde*...) de fables hagiographiques sur Freud « version féérique d'un homme génial découvrant tout seul le continent vierge de l'inconscient », présenté comme un héros des temps modernes (des *Lumières*<sup>1</sup>), auteur d'une révolution épistémologique sans précédent, d'un changement de paradigme inouï, dans une solitude admirable (comme Moïse sur le Sinaï), au milieu d'une incompréhensible hostilité (suspecte d'antisémitisme)... selon des « cartes postales » parfaitement stéréotypées<sup>2</sup>. Celles-ci

<sup>1</sup> E. ROUDINESCO invente même pour lui, « conquérant », le concept de « lumières sombres » ! [on avait déjà les « obscures clartés »...] Là où MICHEL ONFRAY (p. 538) explique qu'« il n'existe pas d'*Aufklärung* pessimiste » et que la vision tragique de FREUD relève plutôt de l'antiphilosophie et de l'antihumanisme construits sur l'hypothèse d'un mal radical, d'un genre de péché originel : l'ICS, la pulsion de mort.

<sup>2</sup> « *La vie des saints* », comme disait E. ROUDINESCO de l'album de JUDITH MILLER sur son père J. LACAN. La plus cocasse est la légende de l'abstinence sexuelle sublimée dans la création : celle d'un Freud renonçant au sexe autour de la quarantaine (comme les MARITAIN pour mieux se consacrer à Dieu) pour se consacrer, lui, tout entier à l'édification de sa théorie psychanalytique... avec Minna (sa belle-sœur) pour repos du guerrier (du « conquistador », revendique-t-il, là encore en toute modestie).

sont inlassablement reconduites, sans travail critique par des « historiens » membres de la confrérie et qui ne sont, dans le meilleur des cas, que des journalistes d'opinion ou des nostalgiques de cette période révolue où l'on ne pouvait accéder à une chaire psychiatrique ou psychologique si l'on n'était pas freudien ou lacanien<sup>3</sup>. MARTHE ROBERT avait intitulé une de ses études freudiennes « *Roman des origines et origines du roman* »<sup>4</sup>. Le livre de MICHEL ONFRAY aurait pu bénéficier du même titre.

MICHEL ONFRAY donne ses « cartes » d'entrée de jeu (pp.29-30) ; elles résument et donnent le plan du livre, autour de dix propositions paresseusement avalisées par la tradition scolaire et universitaire en une *vulgate* qui tient dans la main d'un enfant et se transmet comme un innocent catéchisme :

- 1) La découverte de l'Inconscient (ICS) est due au génie solitaire de Freud et à son seul mérite.
- 2) C'est par les lapsus, oublis, actes manqués, mots d'esprit que l'on accède à l'ICS et que se constitue une véritable « psychopathologie de la vie quotidienne ».
- 3) Le rêve, interprétable, est travestissement d'un désir refoulé et, par là, la voie royale qui mène à l'ICS.
- 4) La psychanalyse procède d'observations cliniques et relève de la science.
- 5) La psychanalyse est une thérapeutique qui, via le divan et les règles de la cure, soigne et guérit des malades psychiatriques (névroses et psychoses).
- 6) La conscientisation d'un refoulement obtenu lors de l'analyse entraîne la disparition du symptôme, sans réapparition substitutive.
- 7) Le complexe d'Oedipe est la découverte cruciale de Freud et il est universel.
- 8) Les résistances à la psychanalyse prouvent l'existence d'une névrose chez le sujet rétif.
- 9) La psychanalyse libère, est une discipline émancipatrice.
- 10) Freud incarne, un siècle après les encyclopédistes, la permanence de la rationalité critique emblématique de la philosophie des *Lumières*. Et, plus récent, un Freud bourgeois libéral, qui aurait manifesté pendant toute sa vie une « sensibilité de gauche » ! (p.406).

Toutes ces affirmations, optimistes et « performatives », doivent être révisées, corrigées : ce sont des erreurs, des illusions ou des mensonges, des formulations catathymiques ou des pétitions de principe. Et le livre aurait pu s'appeler tout aussi bien « *Sigmund au pays des merveilles* » (p.349).

Mais, insiste bien MICHEL ONFRAY (p. 140), « il ne s'agit pas de juger moralement d'un trajet, mais d'en effectuer une cartographie amoralisée afin de voir ce

---

« La sublimation, voilà donc un magnifique concept *pro domo* », écrit MICHEL ONFRAY (p160).

<sup>3</sup> Cf. PERCIVAL BAILEY, *Sigmund le tourmenté*, La table ronde, 1972.

<sup>4</sup> Grasset 1972.

qu'il a fallu taire comme vérités historiques pour constituer une légende ».

Les réactions ont été vives, violentes même, injustes souvent (E. ROUDINESCO dans *Le Monde* ; le frère terroriste de Mr Gendre à la TV ; RAPHAEL DRAÏ pour le site *Magistro*, etc...). MICHEL ONFRAY y a répondu crânement, du tac au tac, sans se laisser intimider. Du coup : Gérard Miller qui n'avait manifestement pas eu le temps de lire les 600 pages en a perdu son sang-froid et sorti un argument étonnant : « avant FREUD, on n'écoutait pas les malades »<sup>5</sup> ! D'autres (*Les Synoptiques*) ont essayé lamentablement d'opposer « le prof de philo pour les ménagères de moins de 50 ans » (sic) au dauphin du « Maître absolu », le spécialiste de l'agit-prop dans les beaux quartiers, celui qui fait trembler les visons du XVI<sup>e</sup> (comme jadis Leo Ferré), qui ne répond jamais à des questions qu'en posant d'autres questions...

MICHEL ONFRAY avait d'ailleurs anticipé les critiques : « on ne déchire pas la voile des illusions sans encourir la colère et la haine des dévots ». Dans le meilleur des cas, on entend dire (par A.DE MIJOLLA ou J. CHAZAUD, par exemple) que ce livre n'apporte rien qu'on ne connaisse déjà sur les insuffisances, les fautes ou les errements de FREUD<sup>6</sup>... C'est peut-être exact, mais pourquoi cette conspiration du silence sur ces enquêtes et travaux si sérieux et si vite oubliés [H. ELLENBERGER en 1970, Frank SULLOWAY en 1979, M. BORCH-JACOBSEN en 1996, le *Livre noir* en 2005...] ou hâtivement disqualifiées pour extrême-droitisme supposé ? Comme si FREUD était de gauche ! (voir pp. 405, 466). Comme si la mise en garde d'un homme

---

<sup>5</sup> E. ROUDINESCO sous-titre son supplément du Monde sur Freud : la « révolution de l'intime ». MICHEL ONFRAY relativise (p101) et rappelle « cette introspection ordinaire à laquelle invitent tous les philosophes stoïciens de l'antiquité, puisqu'elle constitue pour eux l'un des exercices spirituels majeurs de la pratique existentielle de leur discipline ». Pas de quoi voir, 2000 ans après, dans la proposition de Freud un « exploit » (Jones).

<sup>6</sup> Moi-même en avait fait, après tant d'autres l'inventaire, en 1973 (*Le psychiatre et la psychanalyse*, Ed.ESF Paris) pour finalement conclure, sans acrimonie et même avec une certaine sympathie, que « Ce FREUD déçu par la neurologie de son temps, obsédé par le sexe, angoissé par la mort ; ce Freud contradictoire « perpétuellement débordé par lui-même » (DAGOGNET) qui, en 1907 dit le contraire de ce qu'il disait en 1891, en 1925 le contraire de ce qu'il écrivait en 1905, qui remplace sans vergogne une topique par une autre (et l'on sait que la dernière n'est pas la meilleure), ce FREUD humain pour tout dire, nous l'avons adopté, il est des nôtres » (p.92). Maintenant, si j'avais lu le livre DE MICHEL Onfray avant d'écrire « *La psychiatrie est-elle encore un humanisme?* » (L'Harmattan 2010), je l'aurais peut-être dédouané un peu moins vite du soupçon d'antihumanisme.

Si FREUD n'invente pas la chose psychanalytique, comme dit MICHEL ONFRAY (p. 448), on peut (peut-être) « remercier » FREUD et garder la « chose », en la sortant de la légende « pour l'inscrire dans l'histoire où elle a tenu sa place un siècle durant, en attendant d'autres propositions qui ne manqueront pas de venir et qui, bien sûr, elles aussi, se trouveront un jour caduques ». C'est la sage proposition qui clôt l'ouvrage de MICHEL ONFRAY (p.576) présenté comme une « psychobiographie nietzschéenne de Freud ».

indiscutablement de gauche comme CAVANNA<sup>7</sup> n'était pas oubliée elle aussi par cette bourgeoisie honteuse passée à la « Gauche-caviar » sans montrer patte blanche (ou rouge). MICHEL ONFRAY est à gauche [il l'avoue, p594], si l'on tient à cette archaïque et stérile distinction, comme l'était CAMUS par rapport à SARTRE : c'est-à-dire fils de prolétaire (c'est la seule carte de visite acceptable « à gauche »). CAMUS<sup>8</sup> qui ajoutait : « Si enfin la vérité me paraissait être de droite, j'y serais ».

Or, la force de frappe du livre de MICHEL ONFRAY n'est pas (tellement) là. Elle est dans sa démonstration que *la psychanalyse, c'est d'abord et essentiellement la névrose de Mr S. Freud* ; « la psychanalyse agit en révélateur de son autoportrait » (p. 384). Et là, le dossier est accablant. Toute sa vie, FREUD s'est appliqué à se (nous) persuader que sa névrose était universellement partagée. Et MICHEL ONFRAY de psychanalyser<sup>9</sup> brillamment FREUD (plus près de la réalité biographique que ne l'est jamais FREUD lui-même dans ses cas cliniques rapportés de manières si lacunaires et si tendancieuses) à partir de sa biographie reconstituée sous les discours hagiographiques et images d'Épinal. L'exercice est implacable et exemplaire, car ici toute interprétation est directement corrélée à des faits historiques, des déclarations (imprudentes souvent), des aveux (pas toujours reluisants) ou des écrits de FREUD, ses singularités biographiques...

Ce qui est sûr, c'est que les psychanalystes professionnels (la corporation) pardonneront plus facilement à MICHEL ONFRAY la mise en pleine lumière des faiblesses de l'homme Freud, qu'ils n'ignorent pas (sa cupidité, son machisme, ses problèmes sexuels, son apolitisme conservateur, son ambition et ses détestations, etc.)<sup>10</sup> que celles de sa théorie pseudo scientifique (épistémologie subjective, de convenance, exclusivement « performative », faisant de nécessité vertu et accumulant les pétitions de principe ; à défaut, faisant naître le soupçon que la théorie ne soit là que pour rendre compte des échecs de la thérapie<sup>11</sup>). Comme pour LACAN (et avant un repli stratégique sur ce dernier pour sauver la discipline), ils vont dire que malgré les défauts de l'homme la théorie est excellente ; alors que les deux sont faits du même bois (André GREEN<sup>12</sup>).

### **La méthode de Freud** (selon MICHEL ONFRAY) :

- « Partir de soi, théoriser pour la totalité des hommes, mais ce faisant, revenir

---

<sup>7</sup> « Droite-gauche : piège à cons » 1978, JJ. Pauvert.

<sup>8</sup> cité par MICHEL ONFRAY, p.594

<sup>9</sup> Il dit reprendre la lecture de Freud et proposer « une interprétation de l'interprétation » (p117). Au nom de quoi le lui interdire ? Lacan s'en est-il privé ? et a-t-il suscité moins de protestations ?

<sup>10</sup> N'a-t-il pas reconnu lui-même que l'homme est un loup pour l'homme...

<sup>11</sup> M. BENASSY déjà, au Colloque sur *Analyse terminée, analyse interminable*, in Rev.fr.de psychanalyse n°2, mars-avril 1968, 246-258

<sup>12</sup> A. GREEN, in *Magazine littéraire* (n°315, nov.1993, 18-23), parlant de...LACAN.

à soi parce que, finalement, on ne se sera jamais quitté », extrapoler une théorie universelle à partir d'une aventure personnelle (p. 124).

- User et abuser de la pensée *analogique* : « degré zéro de la réflexion » (pp. 366, 373)<sup>13</sup> et de la pensée *symbolique*.
- -Poser des équivalences symboliques sur le mode *performatif* (p. 429)<sup>14</sup> et « il crée la vérité en la nommant »<sup>15</sup> (p. 339). Freud est un magicien.
- -Son audace : l'*assertorique* (p. 291). « Freud propose un monde avec sa langue ». Il le parle (p. 376), les disciples l'apprennent et constituent ainsi le « foyer sectaire susceptible de donner un jour naissance à une religion ».
- -Sa logique : une *sophistique* en recours et secours au performatif autobiographique (pp. 273, 498). Le « verrouillage sophistique » de la doctrine (titre du chapitre VI) « inclut une lecture doctrinaire du refus de la doctrine ». On ne peut dès lors échapper à la domination idéologique de cette pensée totalisante, donc totalitaire, dans laquelle il n'existe aucune porte de sortie » (p. 456).

Freud préfère la théorie (doctrine) à la thérapie. « Peu importait le soin, enseignait Freud, pourvu que la théorie avance » écrit MICHEL ONFRAY (p. 437). « Les patients ne sont bons qu'à nous faire vivre, et ils sont du matériel pour apprendre. Nous ne pouvons pas les aider de toute façon... » confie-t-il à Ferenczi (p. 414). Et à Eduardo Weiss: « Seuls peu de malades sont dignes des efforts que nous leur consacrons, si bien que notre position ne doit pas être thérapeutique, mais que nous devons nous estimer heureux d'avoir dans chaque cas appris quelque chose » (p. 430). Bref, on se paie sur la bête.

Freud est vraiment obsédé par le sexe et son « pansexualisme » n'est pas un vain mot, même pour MARTHA FREUD qui voyait timidement dans la Psychanalyse de son mari, une forme de « pornographie ». Cela a pu choquer ; cela ne fait plus que sourire.

Freud tombe sous le coup de cette interpellation de NIETZSCHE<sup>16</sup>, un auteur qu'il a par ailleurs pillé (par « cryptomnésie » dit-il), mettant ses pairs (les philosophes) en garde contre leur « inspiration »... » alors que le plus souvent c'est une affirmation arbitraire, une lubie, une « intuition » et plus souvent encore un vœu

---

<sup>13</sup> « Que fait Freud quand il interprète un rêve? il fait *comme si* et, de fait, il obtient du sens » (MICHEL ONFRAY, p.366).

<sup>14</sup> L'affirmation performative est définie, chez le linguiste AUSTIN, par cette étrange alchimie en vertu de laquelle la production d'un simple énoncé créerait ce qu'il énonce. Aubaine pour les freudiens et quelques autres (dont nos leaders politiques les plus charismatiques, à défaut d'être les plus efficaces).

<sup>15</sup> LACAN ira plus loin encore : « Moi, la Vérité, je parle ! »

<sup>16</sup> mise en exergue de son livre par MICHEL ONFRAY, tirée de *Par-delà le bien et le mal*, 1ère partie, §5.

très cher mais quintessencié et soigneusement passé au tamis, qu'ils défendent par des raisons inventées après coup. Tous sont, quoi qu'ils en aient, les avocats et souvent même les astucieux défenseurs de leurs préjugés, baptisés par eux « vérités ». Bref, le roi est nu (p. 70).

Si jadis MARTHE ROBERT<sup>17</sup> louait la « franchise » de FREUD avouant les mobiles intéressés de son orientation (« il a cherché parce qu'il avait besoin d'argent et ne pouvait se passer du sentiment de sa propre puissance »), RENÉ LOURAU en revanche relevait son « cynisme » et trouvait que *Ma vie et la psychanalyse* dégageait à plusieurs endroits un indiscutable « parfum d'arrivisme »<sup>18</sup>.

FREUD a beaucoup menti, peu soigné et presque pas guéri (p. 456) résume MICHEL ONFRAY : ses fameuses « *Cinq psychanalyses* » ont toutes été des échecs, quoi qu'il en dise. Les intéressés eux-mêmes et les successeurs de Freud auprès d'eux en ont longuement témoigné.

Pages 445-446, retour sur le « mensonge fondateur » : *Le cas Anna O...* . Car il faudra bien un jour que les psychanalystes admettent qu'il y a plusieurs interprétations possibles du même cas ou des mêmes faits<sup>19</sup> (la démonstration en fut faite jadis, sans départager FREUD et JUNG). MIKKEL BORCH-JACOBSEN l'a montré sur le cas Anna O précisément<sup>20</sup> , MICHEL JUFFÉ s'y est essayé sur le « Complexe d'Oedipe »<sup>21</sup>. Pourquoi devrait-on par paresse (paresse de penser par soi-même : cf. KANT) ou par malveillance les voir toujours comme des « iconoclastes » ou des « révisionnistes / négationnistes » (expression dangereusement galvaudée par BOLZINGER et ROUDINESCO).

FREUD veut s'imposer en scientifique... comme COPERNIC et DARWIN, dit-il modestement. Mais il n'est pas (n'est plus) scientifique après 1896<sup>22</sup> ; fin de mois oblige. C'est un jeune médecin impatient de réussir, qui a des bouches à nourrir et qui cherche une spécialisation lucrative. Il se retrouve philosophe malgré lui (qu'il ne veut pas être) et plutôt un mauvais philosophe qui, en guise de *Lumières*, adoube l'occultisme, la télépathie, la transmission de pensée, le spiritisme ; invite aux causalités magiques, célèbre le monde enchanté du nouménal, en tournant le dos au phénoménal ; discrédite l'univers sensible et jubile de jongleries conceptuelles

---

<sup>17</sup> *La révolution psychanalytique*, 2 vol., Payot 1964.

<sup>18</sup> *L'institution de l'analyse (la psychanalyse dans la division du travail)*, Partisans n°46, fév.-mars 1969, pp. 26-38.

<sup>19</sup> Sans nécessairement répondre à l'affabulation par une autre affabulation. Encore qu'on puisse s'y doublement tromper ! Voir l'excellent *Et Nietzsche a pleuré* d'Irvin Yalom (Galaade éd.2007) qui, citant A. Gide (« L'histoire est un roman qui a été ») confirme et démontre que « le roman est de l'histoire qui aurait pu être » (p. 487).

<sup>20</sup> *Souvenirs d'Anna O... Une mystification centenaire*, Aubier 1995.

<sup>21</sup> *La tragédie en héritage*, Eshel 2000.

<sup>22</sup> Pas plus que LACAN n'était médecin après les *Écrits*, ANDRÉ BRETON après le *Manifeste du Surréalisme*, CLÉMENCEAU après la guerre de 14-18.

effectuées avec les objets intelligibles, les Idées pures... pour aboutir à de « pitoyables conclusions » (p. 383). Et si le matérialiste, comme l'écrit NIETZSCHE, enseigne « *Contente-toi du monde donné* »... alors oui, dit ONFRAY (p.386), FREUD fut incontestablement « le plus antimatérialiste des philosophes du XXème siècle ».

C'est là le deuxième point qui, à mon avis, donne son originalité au livre de MICHEL ONFRAY : *Freud voulait être un grand scientifique. Il n'a été qu'un mauvais philosophe*. Il brigait le prix NOBEL de médecine, il aurait mieux fait de postuler pour le Nobel de littérature<sup>23</sup> ; il n'a eu que le prix GOETHE. La psychanalyse, c'est de la littérature (et pas de la meilleure). Michel ONFRAY ajoute plus précisément : « de la psychologie littéraire, exactement comme celle de Proust dans *A la recherche du temps perdu* ». En tout cas, il refuse de souscrire à la dernière des flagorneries à la mode des dévots, qui voudrait que FREUD incarnât la tradition philosophique *libérale* des « Lumières » qui, elle (dit-il, p.475) « ne criminalise pas ses opposants, ne les médicalise pas, ne les insulte pas, ne les méprise pas »

\*

Alors qu'est-ce qui va changer maintenant dans le monde Psy ? Pas grand chose dans l'immédiat, mais il va être plus difficile de se dire freudien après le passage de la tornade ONFRAY... sûr !

Bien sûr, on va dire (on le dit déjà depuis un certain temps) qu'il reste LACAN, relève naturelle et solution aux problèmes laissés en chantier par FREUD<sup>24</sup>. LACAN, dont ONFRAY dit que c'est « Freud au carré pour l'affabulation » (p. 381). Soit passer de Charybde en Scylla. L'inventaire critique en a déjà été fait pourtant (FRANÇOIS GEORGE<sup>25</sup>, FRANÇOIS PERRIER<sup>26</sup>, MIKKEL BORCH-JACOBSEN<sup>27</sup>, THIERRY SIMONELLI<sup>28</sup>...), mais comme pour FREUD, cela a été oublié (ou, plus exactement, censuré). Il faudra attendre que le vase déborde et peut-être à nouveau les travaux d'Hercule/ONFRAY.

La bataille sera plus rude encore et là le grand public ne pourra servir d'arbitre : on le dira (ou il se dira) incompetent. Il aura, en fait, d'autres sujets d'intérêt et d'autres chats à fouetter que ces « débats de diptères » qui ne manqueront pas

---

<sup>23</sup> Dixit WAGNER VON JAUREGG, Prix Nobel de médecine en 1927.

<sup>24</sup> Je ne croyais pas si bien dire, en découvrant dans « *Philosophies magazine* » (n°36, février) et les extraits vidéo sur le net ([ONFRAY vs. MILLER](#)) que l'héritier de Lacan tente vainement de répondre *avec Lacan* quand Onfray ne veut parler que de Freud : dialogue de sourds. Mais chaque chose en son temps.

<sup>25</sup> GEORGE (FR.) : *L'effet Yan de poêle de Lacan et des lacaniens*. Hachette, coll. « Essais », 1979, 204p.

<sup>26</sup> PERRIER (F.) : *Voyages extraordinaires en Translacanie*. Paris, Lieu commun, 1985.

<sup>27</sup> BORCH-JACOBSEN (M.) : *Lacan le maître absolu*, Paris, Flammarion 1990.

<sup>28</sup> SIMONELLI (TH.) : *Lacan, la théorie. Essai de critique intérieure*. Ed. du CERF, Paris 2000, 300p.

d'endormir les foules. C'est d'ailleurs leur but recherché.

Il y faudra des chamans, des fidèles, des « petits souliers » et des « bien-nécessaires » (comme disait LACAN), une institution (La *Cause freudienne*, par exemple), des réseaux, des phalanges, des plantons, des vigiles et des messagers, des dénonciateurs et des calomniateurs, des gardes du corps et des videurs, des infiltrés et des exfiltrés dans les comités de lecture et à la télévision, des correspondants de guerre et des gazettes... Tout est déjà en place. On n'attend qu'un deuxième décret ou *Amendement Accoyer* pour avoir le prétexte (on dira « provocation ») de repartir en guerre.

La psychanalyse pour avoir la paix ? Allons donc !

Mais la haine n'est pas du côté qu'on voudrait nous faire croire<sup>29</sup>, insiste MICHEL ONFRAY qui ne veut pas se laisser intimider : elle est du côté des défenseurs de la légende, des officiants et professionnels du Mythe, pas chez ceux qui font un vrai travail d'historien.

Le Lacanisme a toujours été, avant tout, « le discours du ressentiment » (PHILIPPE LABORIE<sup>30</sup>). LOUIS ALTHUSSER<sup>31</sup> avait bien pointé, déjà, cette caractéristique de LACAN (et de beaucoup de ses disciples) de ne pouvoir vivre et survivre qu'« à l'état d'alerte et de prévention », condamné à devancer les coups, à feindre au moins de les rendre avant de les avoir reçus, décourageant l'adversaire de l'écraser sous les siens... ».

Alors -serait-ce le retour du refoulé ?- J-A. MILLER aurait-il finalement raison qui écrivait il y a quelques années<sup>32</sup> : « Voici un demi siècle que Paris est parcouru des vibrations de haine qu'émettent incessamment les psychanalystes, haines neuves comme au premier jour, dont chaque décennie grossit le fleuve de nouveaux affluents. L'inconscient ne connaît pas le temps, les psychanalystes non plus ».

Mais c'est ce que déplorait déjà FREUD lui-même en 1914<sup>33</sup> et en 1937<sup>34</sup>, HESNARD en 1970<sup>35</sup>... A l'ouest donc, rien de nouveau : « C'est vieux comme le monde la nouveauté ».

C'est ce que ne manqueront pas de dire ceux qui n'aimeront pas le livre de MICHEL ONFRAY et qui penseront, comme ANDRÉ BRETON, qu'il y a toujours un coin de voile qui demande à ne pas être levé : c'est la condition même de

---

<sup>29</sup> E. ROUDINESCO : *Pourquoi tant de haine ? Anatomie du Livre noir de la psychanalyse*, Navarin éd.2005.

<sup>30</sup> LABORIE (PH.) : *Le patient absent de J. Lacan (L'innommable menace)*. L'Harmattan 2002. Coll. « Trouvailles et retrouvailles ».

<sup>31</sup> ALTHUSSER (L.) : *Freud et Lacan*, 1963. Republié dans les *Écrits sur la psychanalyse*, Stock. Cité in *Nouvel Observateur* 9-15 sept.1993, 22.

<sup>32</sup> *Lettre à l'opinion éclairée*, 13 septembre 2001.

<sup>33</sup> *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*

<sup>34</sup> *Analyse terminée, analyse interminable*. rev.fr.de psychanalyse t. XI, n°1, 1939, 3-38.

<sup>35</sup> *De Freud à Lacan*, éd.ESF, Paris, 1970.



*l'enchantement...* MICHEL ONFRAY pourrait ne pas être contre d'ailleurs, qui fait de Freud une sorte de Merlin (dés)enchanteur : « Sigmund Freud s'inscrit dans la longue tradition des guérisseurs, des chamans, des magiciens... A un moment donné de l'histoire, le guérisseur a pris le nom de psychanalyste » (p.437).

C'est ce que disait aussi, pensait et expliquait CLAUDE LÉVI-STRAUSS il y a un demi siècle<sup>36</sup> ... mettant en garde contre le danger que le traitement (possiblement à l'insu du médecin), loin d'aboutir à la résolution d'un trouble précis, se réduise à la réorganisation de l'univers du patient en fonction des interprétations psychanalytiques ; soit à « dissoudre le traitement dans une fabulation ». MICHEL ONFRAY n'est pas seul.

Juillet 2010

---

<sup>36</sup> Dans *Anthropologie structurale*, Plon 1958, chap. IX, *Le sorcier et sa magie* (pp. 202-203).